

NAPOLÉON

RÉPUBLICAIN.

LE PEUPLE EST LE SEUL SOUVERAIN.

Liberté, Égalité, Fraternité.

ABOLITION DE LA PEINE DE MORT.

NOS REPRÉSENTANTS SONT NOS COMMIS.

Bureaux définitifs : rue Montmartre, 70.

ABOLITION DE LA MISÈRE.

S'adresser pour ce qui concerne la rédaction au citoyen MARCEL DESCHAMPS. — S'adresser pour ce qui concerne l'administration au citoyen CAMILLE BARRABÉ.

SOMMAIRE :

Proclamation au Peuple Français. — Pauvre France. — Simple réponse. — Aux Socialistes. — La République à rebours. — Les prisonniers de Vincennes. — Admission du citoyen Louis Napoléon à l'Assemblée nationale. — Sentences Napoléoniennes.

PROCLAMATION AUX FRANÇAIS.

FRANÇAIS !

Il est temps, pour votre gloire, de sortir des systèmes de méfiance que les controverses de nos derniers temps n'ont que trop mis à la mode en Europe.

La hardiesse des vues de la France doit répondre à la fécondité de ses moyens.

Des jours d'affranchissements se lèvent ; profitez-en, dans l'intérêt du pouvoir et de la souveraineté populaire.

Elevé sur le pavois de la France, le pouvoir doit être le second, l'*alter ego*, le plénipotentiaire et l'expression généreuse de la liberté.

Ces deux grandeurs ne sauraient être plus longtemps en divorce parmi vous.

Ne fabriquez pas vous-même, et de vos propres mains, les filets honteux avec lesquels vous retenez le génie de votre nation dans l'esclavage.

La France est digne de manufacturer ses grands hommes.

Ce ne sont pas les caractères qui manquent sur la vieille terre des Francs ; ils y germent en foule ; mais, jusqu'à présent, les constitutions que l'on vous a faites, dictées par une inspiration étrangère, semblaient uniquement dirigées contre l'essor des âmes que vous appeliez à prendre le commandement de vos destinées.

Thiers, peu de jours avant la semaine de 1830, se demandait si, pour donner une constitution au pays, il ne faudrait pas traverser l'Atlantique ou la Manche ?...

Vous n'êtes ni des Américains, ni des Anglais. Restez chez vous.

N'interrogez pas M. Thiers, missionnaire avorté d'une doctrine étroite et bourgeoise.

Ouvrez l'histoire et consultez l'instinct national.

Le génie n'est que de la lumière sur de l'instinct.

Il vous faut une constitution de votre cru, qui sente le terroir, qui soit le chaste fruit de vos entraînements.

Vous n'avez pas de plagiat à faire, mais des

exemples à donner.

Lorsque au milieu des partis pulvérisés par nos tempêtes, vous m'avez investi de la sublime prérogative d'être votre bras droit, je n'ai pas fouillé dans le répertoire des constitutions mortes ; je n'ai pas marché sur les talons de la charte anglaise et feuilleté les archives étrangères.

Vous m'aviez fait votre représentant ; je vous ai traduits.

Deux ou trois sophistes, quelques cerveaux malades et jaloux, des ingrats dont ma faiblesse pour eux avait été le titre à vos égards, l'irréconciliable race des rêveurs qui ne saura jamais ce que c'est que la patrie, voilà tout au plus ce qui s'est dressé contre moi parmi vous.

Mais il n'est pas une de vos familles qui n'ait donné de son sang pour ma gloire, parce qu'en définitive elle était la vôtre.

Si j'avais eu dix ans de paix après la victoire d'Austerlitz !...

Votre confiance et ma volonté, réunies dans un seul et même acte, auraient métamorphosé la face du monde.

Les arts et leur éclat, les grands travaux qui renouvellent un territoire de fond en comble, les lettres qui font les délices des peuples spirituels, et qui sont les missionnaires de la gloire, ne fleurissent, avec le crédit, qu'à la faveur d'un pouvoir vigoureux.

Toute la question, toute l'énigme est là.

Tandis que le Sphinx me dévorait, j'ai deviné son mot sur le rocher de Sainte-Hélène, et je ressuscite exprès pour vous le dire.

Vous avez conquis la liberté. Restez debout comme un seul homme pour la défendre.

Il vous faut également conquérir un grand pouvoir, et le marquer du sceau de votre courage.

Dites-vous que le pouvoir ne se pourrit que lorsqu'il s'éternise.

Dites-vous aussi qu'il a cependant besoin de n'être remis qu'aux mains d'un seul. Plus le pouvoir est éparpillé, plus il s'affaiblit.

Mais dites-vous encore que la liberté doit veiller autour du pouvoir, afin d'être sa Jouvence éternelle.

Essayez donc et sans hésitation d'accorder entre eux le libre et fréquent exercice du suffrage universel avec la mise en lumière d'un homme qui

soit tout à vous comme je le fus ; avec un seul dont vous vous déferez s'il ne vous va pas, et que vous continuerez s'il vous sied.

La confiance est la mère des héros.

Quelle réponse fis-je à David, votre peintre républicain, lorsqu'il me consulta pour avoir à me peindre d'une manière caractéristique.

« David ! lui dis-je, représentez-moi calme sur un cheval fougueux. »

Je n'étais rien par moi-même ! j'étais tout par vous ! J'étais l'inspiration de la France.

La question n'est pas d'organiser et d'éterniser la controverse ; elle est d'incarner la République.

Et je veux que votre République soit grande.

Mes conseils ne vous manqueront pas pour votre nouvelle destinée. L'histoire a soulevé la pierre de mon tombeau, l'Europe ne m'y refoulera pas.

NAPOLÉON.

PAUVRE FRANCE !...

Je disais à Sainte-Hélène : « Mes véritables souffrances ne sont point ici !... Si je ne considérais que moi, peut-être aurais-je à me réjouir !... Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire !... L'adversité manquait à ma carrière ! Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute-puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens ; aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu ! »

Lorsque je dictais ces mélancoliques paroles, l'avenir de ma chère France se déroulait à mes yeux. Je songeais à la crise qui devait décider ou sa régénération ou son abaissement total. Français semez-vous toujours et ne saurez-vous jamais recueillir ? Laissez-vous donc toujours les cœurs de fortune que l'on nomme avocats, financiers, gens de lettres, confisquer à leur profit le fruit des travaux que vous avez arrosés de votre sang ? Votre glorieuse révolution de février, qui devait réaliser la fraternité au sein de toutes les classes, n'aura-t-elle eu pour résultat que de déplacer une centaine de corrompus par quelques ambitions mesquines ? Je ne vois jusqu'à présent aucun programme supportable, aucun plan d'amélioration des classes malheureuses qui soit frappé au coin du bon sens et de la pratique, je n'aperçois parmi vous que des sauteurs en casse-cou ; je ne vois pas l'ombre de réalisation de cette devise sublime : *Liberté, Égalité, Fraternité*... J'allais ajouter : ou la mort, bien que les temps soient changés. Pourtant, ne riez pas citoyens, modérés, mieux vaut la mort que l'esclavage ; plutôt la mort que l'humiliation de l'inégalité ; plutôt la mort que de ne pas voir dans l'humanité tout entière des frères que nous devons aimer et chérir ; plutôt la mort,

enfin, que de subir une nouvelle royauté qui conduirait les *Républicains* français vers les steppes qu'habitent les *Cosaques*. N.

SIMPLE RÉPONSE.

Un journal qui se donne des airs officiels, a dit d'un ton leste que l'alliance des mots Napoléon Républicain n'offrait qu'un non sens.

L'instinct populaire, dont si peu d'écrivains ont l'intelligence, suffirait pour donner un démenti rude à ce disputeur maladroit.

Entre mon nom, couronné de gloire, et les noms, couronnés de néant, de ceux que le tourbillon populaire du 24 février porta par mégarde au sommet du pouvoir, l'histoire établira des différences profondes et qui me vengeront.

Qui donc mettra jamais M. Marrast et moi dans la même balance? — Ni vous, ni moi, ni lui-même.

Je n'étais pas l'homme d'une faction; j'étais l'expression du pays.

Et qu'est-ce que la République, si ce n'est cela?

Le peuple, las de verbiages et de mensonges, s'est mis à grandir comme une féodalité nouvelle autour du pavois qu'il m'avait dressé. Charlemagne a battu des mains du fond de sa tombe.

La postérité de l'antique noblesse a peuplé mes conseils diplomatiques. Je ne proscrivais personne.

J'ai fait un pas vers les chrétiens de la France et demandé la sanction de leur consentement au vieillard qu'ils vénéraient comme un père.

Mon impartialité cimentait le pays.

L'industrie a pris, grâce à moi, son élan gigantesque.

J'ai voulu la paix qui fait fleurir les fêtes, la poésie, les travaux, les beaux-arts. Le Louvre était devenu le musée du monde.

Cette paix que j'ai voulue, pour déchaîner le génie de la France, je l'ai demandée noblement aux rois, aux prétendants, à la guerre elle-même.

Mon regard planait sur l'agriculture, sur les communes, sur l'armée.

Et qu'est-ce que la République, si ce n'est cela?

Les refrains populaires du poète national, qui seront chantés longtemps encore dans notre belle France, me vengeront des non-sens de ceux qui n'étaient pas dignes de me comprendre.

Prenez seulement l'histoire de mes cent jours!

Osez comparer cette histoire à celle des cent jours du gouvernement provisoire, et prononcez.

Qu'ai-je eu contre moi, si ce n'est l'Europe?

Et qui, parmi nous, s'est fait contre moi l'auxiliaire des royautés de l'Europe pour étouffer la République?

Deux ou trois terroristes qui prenaient leurs poignards pour des idées, des disputés incorrigibles et maniaques, quelques idéologues dont la folie était de se croire les héritiers du levier d'Archimède et qui prétendaient changer l'axe de gravité de l'univers, l'écume et l'excentricité du pays, tels étaient mes adversaires.

Si je suis un non-sens pour eux, quel sens ont-ils vis à vis de la France? N.

AUX SOCIALISTES.

Nous regrettons que des imprudents nous obligent de réveiller des souvenirs que nous aurions voulu laisser dormir pour un temps. Le journal fouriériste, qui apparemment ne nous a pas lu, le journal médiocre que les *rentiers* appellent tout haut la *Médiocratie pacifique*, nous accusent de tromper le peuple, d'être des meneurs bonapartistes. Nous pourrions lui répondre, le grand Fourier à la main, que nous ne prétendons point à Napoléon des idées libérales, que le génie du socialisme le considère comme un prophète d'harmonie; qu'à ce compte, Napoléon est le plus grand des démocrates, puisque dans l'harmonie sociale, inventée par Fourier, le plus pauvre des citoyens jouira de cinq cent mille palais, c'est-à-dire d'un minimum, garanti en travail, retribution et plaisir. — Nous pourrions encore, nous transportant sur leur terrain, répondre que les hommes qui trompent le peuple sont ceux qui jugent légèrement autrui d'après eux-mêmes, qui monopolisent l'idée humanitaire à leur profit exclusif. — Qui mettent la boutique dans l'apostolat et l'apostolat dans la boutique.

que. — Qui se font *marchands-libraires* pendant dix-sept années, et négligent de faire, sur une grande échelle, la propagande de l'idée sociale, laquelle, selon eux, aurait pu sauver le monde et nous préserver de nouveaux bouleversements. — Qui, enfin, n'ont pas le courage de leurs opinions, enseignent un *communisme déguisé*, travestissent la doctrine de leur maître, dans le but égoïste et mesquin d'arriver à être représentants à vingt-cinq francs par jour ou même quelque chose de pis.... Nous pourrions dire cela et bien d'autres choses encore; nous nous bornerons, charitablement, à demander qu'ils nous expliquent s'il existe quelque différence entre la formule communiste : RÉPARTITION PROPORTIONNELLE AUX BESOINS, et la formule fouriériste : LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES. Si la réponse de la *Médiocratie pacifique* se fait attendre, nous écrirons une série d'articles pour *détromper le peuple*, et même la bourgeoisie que l'on trompe depuis dix-sept ans sur la doctrine communiste de Charles Fourier. Fraternité quand même.

MARCEL DESCHAMPS.

La République à rebours.

En 89, les Français demandaient non-seulement l'abolition absolue de l'antique féodalité, mais encore ils voulaient entre tous les citoyens la participation égale aux charges publiques.

En 1830, ils se vengèrent des honteux traités imposés par l'étranger.

En 1848, ils crurent chasser la corruption, en renversant la dernière royauté française... Le peuple, comme toujours, fut trop généreux. — Quinze jours après la proclamation de la République, la réaction montrait sa tête hideuse; — trois mois après, la République n'existait plus que de nom....

Citoyens représentants, vous avez bien voulu admettre sur la place du Palais-Bourbon une statue de la République. Elle nous a paru fuir le sanctuaire qui protège votre inviolabilité. L'architecte que vous avez chargé de l'érection de ce monument a-t-il manqué d'intelligence, ou plutôt a-t-il agi d'après vos inspirations? Pour être clair, citoyens représentants, pourquoi la statue de la République vous montre-t-elle le dos?... De même que le corrompu, honteusement chassé le 24 février, n'osiez-vous la regarder en face? Son aspect a-t-il de quoi vous faire trembler? Ne recueillez-vous donc pas les fruits de ses générosités? N'avez-vous pas votre part de ses munificences? Fils ingrats, oublieriez-vous les dons qu'elle a fait pleuvoir sur vous depuis trois mois?....

SUR LES RÉPUBLICAINS DU DONJON DE VINCENNES.

Chantez, petits oiseaux, voltigez autour de ce reste de l'antique féodalité qui renferme les premières victimes de la République de 1848.

Chantez! chantez toujours! puissent vos mélodies, en rappelant à leur cœur le souvenir de la liberté, leur rappeler que leurs amis ne les ont point oubliés. Voltigez, petits oiseaux, déployez vos ailes, les géoliers ne vous empêcheront point de faire arriver vos voix consolatrices; ils ne vous fouilleront point; il ne vous prendront point pour des séditeurs....

La République de février devait abolir tous les délits politiques; les cachots ne devaient plus s'ouvrir, la prévention, cette terreur de l'innocent, ne devait plus exister; l'esprit de fraternité devait rayonner de nos Codes l'idée de punition devait tout au plus mettre des frères dans l'impuissance d'agir. Depuis un mois, des citoyens, dont le patriotisme ne peut pas être mis en doute, ceux-là même qui ont frayé la route au pouvoir actuel, attendent sous les verrous la magistrature républicaine qui doit les juger. A quand donc, citoyens représentants, le décret sur la réorganisation et l'élection judiciaires?

ADMISSION DU CITOYEN LOUIS A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

La chambre des représentants, dans sa séance du 13 juin, a accepté, à une forte majorité, le citoyen Napoléon Louis Bonaparte comme représentant du Peuple.

.. Quiconque travaille à l'avilissement du pouvoir travaille à l'avilissement de la liberté.

.. Entre le peuple et son élu, pas d'intermédiaires qui s'arrogent le droit de les remplacer l'un et l'autre.

.. C'est au profit de l'unité d'action que la souveraineté populaire engendre son chef.

.. La France du XIX^e siècle a surtout besoin de se soustraire aux divisions des partis.

.. Les assemblées, sous peine de n'ouvrir qu'une arène aux vieux procès politiques, ne doivent être que des moyens de simple consulte au milieu des jours d'embarras.

.. Les familles ont à se réfugier entre les bras généreux de l'unité pour se soustraire au joug voleur des factions alternatives.

.. Amasse les charbons ardents de la confiance sur le front de la responsabilité.

.. Peuple, ne fais pas le pouvoir petit, de peur qu'il ne te le rende.

.. La méfiance n'est pas plus le caractère de la liberté que la pusillanimité n'est la source du courage.

.. Avec des nuées de chefs qui se paralysent publiquement ou secrètement, la République ne serait pas une république, elle ne serait que la décapitation de la monarchie.

.. Craignons de réunir les scandales de la cour de Louis XV aux misérables intrigues du Directoire.

.. La Souveraineté populaire et son *alter ego* ont à se contre-balancer dans un perpétuel tête à tête.

.. Ne laissez pas se rouiller l'instrument du suffrage universel, c'est le seul moyen de faire des révolutions à bon marché.

.. Ne laissez pas non plus le pouvoir vieillir et se corrompre lorsque vous pouvez être mis à même de le rajeunir sans cesse.

.. Si nous étions payés pour dire du bien de M. Ledru Rollin, nous aimerions mieux voler notre argent que de le gagner.

.. Il ne faudrait pas cependant que les clameurs contre la réaction devinssent un prétexte pour de mauvais débiteurs qui seraient dans la disposition de ne pas payer leurs dettes.

.. Ce qu'il y a de curieux, c'est de voir les bourgeois de la gauche crier contre les bourgeois de la droite.

.. Les parleurs sont pour la question de forme; les travailleurs sont pour celle de fond.

.. Les noms inconnus font le procès aux noms illustres.

.. C'est beaucoup de n'avoir jamais rien fait, disait Rivarol, mais il ne faudrait pas cependant en abuser.

.. Les gens qui se cramponnent au pouvoir du quart d'heure nous offrent l'antithèse des prétentions et de l'impuissance.

.. A défaut des hommes qui sont bêtes, les événements seront spirituels.

.. Le besoin d'hommes se fait généralement sentir après avoir applaudi les phraseurs.

.. On demande un paratonnerre pour nous sauver des coups de tonnerre du bel esprit.

.. Le gouvernement provisoire est devenu la commission dérisoire.

.. Les circonstances sont en progrès. Après les zéros, nous voyons venir les fantômes.

Dans un prochain numéro, nous publierons dans nos colonnes une pièce de vers dédiée à Béranger, notre poète national.

Delsarte, notre grand compositeur, cet homme dont le génie n'a d'égal que le caractère, en a fait la musique, et cette musique est ravissante.

Le Directeur-Gérant, MARCEL-CAMILLE.

Imprimerie de BUREAU et Comp., rue Coquillière, 22.